

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

THÈSE

N°

655

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jules ASKENASI

né le 8 Novembre 1907, à Galati (Roumanie)

**Contribution des Juifs
à la Fondation
des
Ecoles de Médecine en France
au Moyen-Age**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1937

ANNÉE 1937

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jules ASKENASI

né le 8 Novembre 1907, à Galati (Roumanie)

Contribution des Juifs à la Fondation des Ecoles de Médecine en France au Moyen-Age

Président: M. LAIGNEL-LAVASTINE, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1937

L — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FISSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	} LOEPER. CARNOT. CLERC. Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	H. CLAUDE.
Clinique des maladies du système nerveux	GOUGEROT.
Clinique des maladies infectieuses	GUILLAIN.
	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	} CUNÉO. GOSSET. GRÉGOIRE. LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	
Clinique urologique	
Clinique d'accouchements	} BRINDEAU. COUVELAIRE. JEANNIN.
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique médicale	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	RATHERY.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE.
Clinique propédeutique	Pierre DUVAL.
Clinique de la Tuberculose	SERGEANT.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	BEZANÇON.
Clinique cardiologie	MATHIEU.
	LAUBRY.
Professeurs sans chaire	} HOVELACQUE. MULON. OLIVIER VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE . . . Pathologie chirurgicale.
BARIETY . . . Pathologie médicale.
BENARD (Henri). Pathologie médicale.
BERNARD (Etienné) Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin) Hydrologie.
BOULIN . . . Pathologie médicale.
BULLIARD . . . Histologie.
CATHALA . . . Pathologie médicale.
CHEVALLIER. . Pathologie médicale.
COSTE . . . Pathologie médicale.
DOGNON . . . Physique.
FEY . . . Urologie.

MM.

FUNCK . . . Pathologie chirurgicale.
GALLIARD . . . Parasitologie.
GASTINEL . . . Bactériologie.
DE GAUDARD D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
GAYET . . . Physiologie.
DE GENNES . . Pathologie médicale.
GIROUD . . . Histologie.
HAGUENAU . . Pathologie médicale.
HALPHEN . . . Oto-rhino-laryngologue.
HAZARD . . . Pharmacologie.
HUGUENI N. . . Anatomie pathologique
JOANNON . . . Hygiène.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE (Suite)

MM.

LACOMME . . . Obstétrique.
LANTUEJOUL . . Obstétrique.
LAROCHÉ (Guy) . Pathologie médicale.
LELONG . . . Pathologie médicale.
LEMAIRE . . . Pathologie expérimentale.
LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
M^{lle} J. LÉVY . . . Pharmacologie.
LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiâtrie.
MÉNÉGAUX . . Pathologie chirurgicale.
MOLLARET . . Pathologie médicale.
MOREAU . . . Pathologie médicale.
MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN . . . Pathologie médicale.

MM.

OBERLING . . . Anatomie pathologique
PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgicale.
PIÉDELIEVRE . . Médecine légale.
PORTES . . . Obstétrique.
RENARD . . . Ophthalmologie.
RICHET . . . Physiologie.
SANNIE . . . Chimie biologique.
SÈNEQUE . . . Pathologie chirurgicale.
TROISIER . . . Pathologie expérimentale.
TURPIN . . . Pathologie médicale.
VIGNES . . . Obstétrique.
WILMOTH . . . Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE . . . Pathologie chirurgicale
BUSQUET . . . Pharmacologie.
CHAILEY-BERT Physiologie.
GUENIOT . . . Obstétrique.
LARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.

MM.

LEROUX . . . Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
PHILIBERT . . Bactériologie.
VAUDESCAL . . Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN . . .		BROCQ	
BRULE		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
CHIRAY		HEITZ-BOYER . . .	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		SCHWARTZ	
PASTEUR-VAL- LERY-RADOT .		VELTER	
SÉZARY			

MM.	
ECALLE	} Clinique obstétricale.
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé. . .	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
PHILIBERT, agrégé	Microbiologie.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON BEAU-PÈRE,

Monsieur ZACHARIA WEISS

en signe de profonde gratitude

A MES CHERS PARENTS

A MA FEMME

A LA PIEUSE MÉMOIRE DE MADAME GISELLE WEISS

MADemoisELLE STELLA TISLER

et MONSIEUR M. EBEL

A MES SŒURS, BELLES-SŒURS, BEAUX-FRÈRES

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Membre de l'Académie de Médecine

*pour l'honneur qu'il nous a fait d'avoir accepté
la présidence de notre thèse.*

A Monsieur le Professeur GUILLAUME-LOUIS

Doyen de la Faculté de Médecine de Tours

*qui a guidé nos premiers pas dans la médecine,
ma vive reconnaissance.*

A MES MAÎTRES DES HOPITAUX

A Monsieur le Docteur SIMON

Secrétaire de la Société d'Histoire de la Médecine Hébraïque

pour sa précieuse collaboration.

MOTTO :

*L'Histoire en elle-même
est plus qu'une Patrie..*

(MOSES MENDELSSOHN)

Tous les auteurs qui traitent sur les premières écoles de médecine en France sont unanimement d'accord que les médecins juifs de l'époque ont eu leur part d'influence.

Former une école, un enseignement, est un fait tellement important pour la culture et la civilisation d'un peuple, que dans l'étude historique de ces premières formations, il ne faut négliger aucun élément constitutif, aussi modeste soit-il.

C'est pourquoi nous nous proposons de relever l'apport et l'influence exercés par les médecins juifs à l'époque de fondation des écoles de médecine, soit environs du X^e au XIV^e siècles.

Ces médecins étaient le plus souvent des officiants religieux, des « docteurs de la loi », ils cultivaient aussi bien les livres sacrés, la Bible, le Talmud que la philosophie et les sciences. Il existe donc à côté de la médecine théurgique une médecine scientifique, comme nous allons voir.

En France, l'influence de ces rabbins était grande et rien que l'écho qui a eu le génie de Maïmonide et de Raschi sur tous les pays de l'Europe méridi-

dionale et occidentale, et sur la France en particulier, justifie déjà le bien fondé de cet ouvrage.

Depuis la dispersion, les Juifs ont toujours été attirés vers la France, et il n'est pas étonnant que durant le moyen âge, nous trouvons en France tout ce que Israël a pu donner de plus grand ; les rabbins, les glossateurs, les tosaphistes, les médecins et astrologues les plus célèbres, nous les trouvons parmi les Juifs de France (Tzarphatim).

Et il faut arriver très loin, vers le XVI^e et XVIII^e siècles, pour trouver les autres communautés juives (Askenasi) prendre le dessus.

Avant de parler des écoles de médecine en France, il serait peut-être utile de faire un bref aperçu sur la position des médecins juifs dans l'histoire des sciences médicales dans l'antiquité.

Nous puisons ces notions résumées dans la conférence faite par le professeur Neuburger à l'occasion de l'ouverture du 1^{er} Congrès Mondial des Médecins Juifs, à Tel-Aviv, en 1936.

« La loi mosaïque, avec ses prescriptions hygiéniques, a porté les soins en vue de sauvegarder la santé à la hauteur d'un devoir religieux, l'étude du Talmud rendait bien souvent nécessaire la discussion des questions médicales et transmettait par tradition une multitude de connaissances d'origine antique.

Les médecins juifs transplantaient en France leurs connaissances acquises dans l'Empire Ro-

main, à Alexandrie, à Byzance, en Perse, parmi les Arabes. Leur existence dans tous ces pays est prouvée par des inscriptions, dans les œuvres de Celse et Marcellus Empiricus, ainsi que celle des médecins byzantins Alexandre de Tralles, Aetius et Paul d'Egine, sont mentionnées des ordonnances émanant de médecins juifs. Leur influence est surtout nette au moment où les Arabes ont commencé à bâtir leur Empire mondial. »

*
* * *

L'existence des médecins juifs dans l'Empire des Francs est signalée déjà depuis le VI^e siècle. Ils exerçaient comme praticiens libres, et se trouvaient au service des classes populaires, aussi bien qu'au service des couches sociales les plus élevées, voir des ecclésiastiques, des princes temporels et des princes de l'Eglise.

Suivant certains historiens, les Juifs vécurent en France déjà au II^e siècle, venus probablement après la destruction du deuxième temple par les Romains.

Ils s'installèrent sur la côte Méditerranéenne où ils s'occupent du commerce qui liait les pays du proche Orient avec les villes de Marseille, Avignon, Narbonne. Dans cette dernière ville, il existait un vestige qui témoignait leur existence, le « Mons Judaicum ».

· Déjà, Jules César dit avoir trouvé en Gaule des
« Juifs et d'autres commerçants ».

Robert Anchel, des Archives Nationales, nous dit que les Juifs avaient les mêmes mœurs et le même genre de vie que le peuple gallo-romain avec lequel ils habitaient. La plus grande partie des renseignements que nous possédons à leur sujet sont tirés de Grégoire de Tours, VI^e siècle. Ils ne nous permettent pas de saisir des différences essentielles entre les Juifs et aucun des autres sujets des royaumes mérovingiens. Ces Juifs ont leur synagogues dans les villes, il leur arrive de suivre des obsèques d'évêques catholiques qui leur ont été favorables ; ils y chantent des psaumes en hébreu. Aux entrées des rois, dans les cités, ils sont présents porteurs des tables de la loi.

Comme négociants, ils étaient toujours restés en relations avec les communautés de la Méditerranée, se montrèrent très avisés de produits inconnus en Occident et apportèrent en France des céramiques, des étoffes, des médicaments d'origine orientale. C'est par leur intermédiaire que la pharmacopée arabe a pénétré en France en même temps que la science pharmaceutique, l'art médical (Anchel).

L'essor de la médecine scientifique reposait à cette époque, avant tout, sur l'activité des traducteurs, à laquelle les Juifs, médiateurs directs, naturels, entre l'Orient et l'Occident, prenaient une part considérable.

Dans un langage très romanesque, le Chevalier Bail, dans son livre « Etat des Juifs en France, Espagne et Italie », p. 3, caractérise bien les traits qui dominant l'Histoire Juive : Le caractère de son histoire, préfiguré par les événements, l'est aussi dans la personne des individus ; on croit le voir annoncer positivement à Rebecca dans la Genèse : « Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples sortiront de tes entrailles ». C'est la figure des Romains et des Juifs, dans les personnes d'Esäü et de Jacob. Mais Esäü voulut attenter aux jours de Jacob, voilà les ennemis des Juifs, les destructeurs du temple. Les Romains ont disparu, et la nation qu'ils méprisaient le plus, est restée debout sur les ruines du Golisée ; ce qu'elle faisait il y a cinq mille ans, elle le fait encore, elle a assisté dix sept fois à la ruine de Sion, et rien ne peut en détourner ses regards.

Devenus les jouets de la fortune et le rebut de la terre, ils vont, la Bible à la main, mendier un asile de climat en climat. Etrangers, persécutés, chassés partout, c'est en vain qu'on les prive des droits naturels, qu'on les rejette de la famille sociale ; il n'était pas possible, comme le dit un philosophe, que le monde subsistât sans Juifs.

Leur caractère fut l'obstination. L'empereur Adrien les traite cruellement, mais il ne peut les dompter. La charrue passe dans Jérusalem ; les Juifs sont vaincus, mais jamais soumis.

Dans le moyen-âge, il n'y a guère d'imputations outrageantes dont les circoncis ne deviennent l'objet : comme ils possèdent seuls un peu de mathématiques, on les prend pour des magiciens. Bientôt on les accuse d'infecter l'air : « il n'arrive pas un accident, une calamité qui ne soit regardé comme leur ouvrage. »

Ils furent bientôt l'objet de persécutions violentes de la part des rois Wisigoths, et la haine historique de l'Espagnol contre le Juif se révèle déjà avec toute son âpreté dans les canons et conciles de Tolède, pour les forcer d'abjurer le judaïsme.

Mais dans le Languedoc, les persécutions furent appliquées avec modération et les lois répressives restaient presque lettre morte, dans un pays où les persécutions paraissent répugner aux mœurs de ses habitants. Le zèle de certains évêques de la Septimanie et leur grande charité amenèrent parmi les Juifs des confessions plus nombreuses et surtout plus sincères que celles imposées par la force et les lois tyranniques.

Le concile d'Avignon, par lequel on interdisait les médecins juifs, revint à des prescriptions moins sévères, et Alphonse de Poitiers lui-même ne dédaigna pas de recourir à la science médicale d'un juif. Atteint en 1252 d'une grave affection de la vue, il s'adressa à un célèbre médecin israélite venu

en Aragon des pays maures, nommé Ibrahim. — (Saige, p. 8).

Parmi les prérogatives les plus remarquables, citons celle d'être gouverné par un roi juif, et on trouve en effet, au début du XIII^e siècle, un roi juif de Narbonne. Ce titre traduisant la qualification hébraïque désignant le chef de la communauté israélite, cette dignité restait héréditaire dans une famille.

Vers 1170, Benjamin de Tudèle cite le rabbin Kalonymos de Narbonne, fils du prince Théodore (Kalonymos ben Todros), qui est compté dans sa généalogie au nombre des descendants du roi David. Le roi des Juifs habitait une demeure qu'on appelait Cortada Regis Judeorum. — Sur le territoire soumis au vicomte se trouvaient les Grandes Juiveries : elles renfermaient des boutiques, terres cultivées, fours, bains et un hôpital dit l'hôpital de l'Aumône des Juifs. (Saige et Anchel).

Des dispositions semblables, nous trouvons dans les sénéchaussées de Carcassonne, Tours, Toulouse, Béziers, Beaucaire, Montpellier, Avignon, Lunel, Nîmes. Des écoles rabbiniques se trouvaient dans ces villes.

* *
* *

Il est difficile de limiter dans le temps l'influence juive sur les écoles de médecine en France, car leur apport dépasse largement l'époque de fondation

des écoles et facultés, on pourrait même dire que cet apport n'a jamais cessé.

Mais pour des raisons multiples, nous nous limiterons arbitrairement jusque vers le XIV^e siècle et comme à cette époque les principales écoles de médecine florissaient déjà en France, nous sommes obligés de passer de la fondation à la contribution des juifs aux sciences médicales françaises.

Schématiquement, on peut diviser cette influence et contribution en deux centres, dont chacun à son tour rayonnait et formait écoles, médecins et professeurs. Le premier, nordique (ou plutôt nord-est) comprenant l'école de Troyes avec Raschi, Evreux, Corbeil, Sens, Ramerupt, etc. ; le deuxième, méridional, avec Narbonne, Montpellier, Avignon, Carcassonne, où florissait la famille du Rabbi Tibbon, Zédekias, Todros, Aba Mari, Meschulam, etc.

Ce centre, de beaucoup plus riche et important, doit son développement à la proximité de la civilisation arabo-espagnole.

Voici un schéma montrant les deux centres avec leur rayonnement :

<i>NARBONNE</i> Rabbi Meïr Makhir (VIII^e s.)	{	<i>Montpellier</i>, Meschulam Jacob, 1130. R. Aba Lumel, famille Tibbon, 1120-1230 ;
		<i>Avignon</i>, Todros de Cavaillon, J. Sarfati ;
		<i>Arles</i> ;
		<i>Marseille</i>, 1232, Jacob ben Aba Mari - Schem Tob, 1196 ;
		<i>Carcassonne</i>, Astruc ;
		<i>Béziers</i> ;
		<i>Nîmes</i>.
<i>TROYES</i> Raschi (1035-1105)	{	<i>Dampierre</i>, Isaac ben Abraham ;
		<i>Sens</i>, Samson ben Abraham ;
		<i>Evreux</i>, Isaac ben Schneir ;
		<i>Corbeil</i>, Isaac ben Joseph ;
		<i>Tours</i>, Ramerupt, Jacob R. Tam 1100-1171
		{ Elie ben Juda, Sir Léon, Jechutiel ben Joseph ;
		<i>PARIS</i> { R. Isaac, Vital, Copin, Mossé ;
		{ Johanan Ha Jarhouni, Nathan ben Samuel.

* * *

Voici ce que pense sur la médecine judaïque Castiglioni (p. 65. Histoire de la Médecine.)

« Ce qui est particulièrement notable, et ce qui rend l'histoire de la médecine judaïque plus intéressante, peut-être, que celle d'autres peuples de l'antiquité, c'est qu'on peut souvent constater que traditions et conceptions ont été absorbées et pour ainsi dire filtrées à travers le système moral et législatif du judaïsme et quelle fonction décisive a exercé sur ce processus d'assimilation la conception monothéiste qui donne à la divinité seule le pouvoir de guérir. De par cette conception, la médecine des Hébreux diffère de celle de tous les autres peuples de l'antiquité.

Ils attribuent un rôle prépondérant aux humeurs.

La religion revêt de son autorité sacrée toute la partie législative concernant la santé du corps, étroitement identifiée avec celle de l'âme et aussi nécessaire qu'elle de par l'idée de la pureté qu'il faut avoir en face de Dieu. L'évolution de la pensée médicale chez les anciens Israélites a ceci d'essentiel que ces pratiques ne sont pas limitées aux seuls prêtres comme chez les anciens Egyptiens, mais qu'elles sont étendues et imposées à tout le peuple sans distinction.

La médecine talmudique, en recueillant le trésor des traditions et des légendes populaires, laisse voir que la conception démoniaque n'avait jamais complètement disparu et que, pour la justifier, savants et docteurs en cherchaient l'origine dans des textes obscurs et dans des interprétations artificieuses des textes. De sorte que la thérapie, elle aussi, est pénétrée de mysticisme. C'est cette même tendance mystique qui pousse les croyants à chercher dans les livres sacrés des interprétations mystérieuses des paroles et des lettres et constitue de ces paroles et de ces lettres des amulettes et des remèdes.

La médecine judaïque est essentiellement théurgique, elle apporte à la médecine une contribution précieuse : la base essentielle de toute l'hygiène sociale. »

Mais Castiglioni, ainsi que la plupart des historiens qui n'ont pas consulté les sources directes de la médecine hébraïque, commettent des erreurs graves envers cette médecine, car ils ont puisé généralement des sources où cette partie se trouve déformée, ignorée, ou pour le mieux confondue avec la médecine d'autres peuples, surtout avec la médecine arabe.

Pour remédier à cette lacune, la Société d'Histoire de la Médecine Hébraïque entreprend toute une série de travaux, basés sur les sources directes ; la Bible, le Talmud, les Commentaires, ainsi que

textes, documents et manuscrits originaux, écrits en hébreu. Il convient de citer ici notre ami, le Dr I. Simon, qui depuis sa thèse sur Asaph ha-Ichoudi (1), en 1933, n'a pas cessé son activité laborieuse sur ce terrain.

Disons tout de suite que la médecine hébraïque n'est pas théurgique et mystique ; que depuis toujours elle a eu un caractère rigoureusement scientifique et nous la trouvons appliquée cliniquement dans l'époque biblique, talmudique et rabbinique. Il nous semble nécessaire de souligner ce point et dans l'argumentation par des preuves, nous n'avons que l'embarras du choix.

La Cabale, qui représente pour le mieux la mystique juive, avec le Zohar (livre de la splendeur) n'est qu'une invention tardive des juifs espagnols sous l'influence arabe ; c'est aussi la partie du judaïsme la plus méprisée par les historiens juifs, comme le Dr Graetz, par exemple.

Les docteurs de la loi interprètent les Livres Saints où se trouvait certainement une médecine théurgique et magique, deux sources qui donnent souvent naissance à une médecine scientifique (cours d'Histoire de la médecine du professeur Laignel-Lavastine) mais, dans la pratique de guérir, nous trouvons ces rabbins en cliniciens avertis.

(1) Dr Isidore SIMON. *Asaph ha-Ichoudi, médecin et astrologue juif du Moyen-Age. Paris, Librairie Lipschutz, 1933, in-8°.*

Suivant bon nombre d'historiens, la médecine hébraïque, durant tout le moyen-âge, était nettement supérieure à toute autre médecine contemporaine.

Tout au long de la légende et de l'histoire, nous trouvons abondamment des preuves de cette médecine scientifique dont nous avons parlé plus haut.

Dans la Bible, nous trouvons que Asa, tombé malade, eut recours non pas aux prophètes, mais à un médecin particulier.

Le livre de drogues, où Sépher Rephouot que le roi Salomon aurait composé a été confisqué, par le Roi Ezéchias, parce qu'il y était question de remèdes plus efficaces que les prières et l'imposition des mains.

Les prophètes Isaïe, Esra, Néhémie avaient des connaissances botaniques qu'ils appliquèrent dans la thérapeutique, ce qui leur a valu une grande renommée de guérir. (Communication à la Société d'Histoire de la Médecine Hébraïque, 14 janvier 1937, par le Dr Simon).

Josué, fils de Sirach (200 avant J.-C.) s'exprime ainsi : « Honore le Médecin, sa science le fait marcher la tête levée et il mérite l'admiration des princes. Quand tu te sentiras malade, invoque Dieu et appelle le Médecin, car l'homme prudent ne dédaigne pas les médicaments de la terre.

Les Esséniens, qui vivaient une vie austère autour de Jérusalem, furent de véritables thérapeutes.

Dans le Talmud, on trouve souvent des notions d'anatomie pathologique très avancées. Citons un cas typique.

On amena devant les docteurs de la loi, une brebis dont les arrière-pattes traînaient, pour décider si l'animal était Kacher ou teref; un des talmudistes examina l'animal et déclara que l'animal était atteint de crampes; sur quoi Rabbi Rabina, à son tour, examina l'animal et déclara que l'animal était atteint d'une lésion de la moelle épinière. On tua l'animal et on procéda à l'examen; cet examen confirma le diagnostic de R. Rabina (traité Hulin, 51). Cet exemple nous montre que l'anatomie pathologique était assez connue et pratiquée par les Hébreux, il nous offre aussi peut-être le premier cas, historiquement connu, d'un diagnostic sur le vivant vérifié par examen post-mortem, environ quinze siècles avant l'existence de Morgagni (Bloom, 68). (1)

Les Essenien, comme les docteurs de la loi, étaient donc des praticiens. Leur activité nous est connue par les témoignages de Philon le juif, lui-même botaniste (80, p. J.-Ch.).

Joseph déclare (dans Antiq. Jud., livre VIII, ch. II), avoir été le témoin oculaire d'une guérison

(1) Dr Asher Bloom. L'ostéologie d'Abul-Gasim et d'Avicenne. Son origine talmudique. Suivie d'un chapitre sur l'Anatomie dans le Talmud. Paris, Librairie Lipschutz, 1935, in-12.

miraculeuse opérée par R. Eliseus en présence de l'empereur Vespasien. Ce médecin introduisait dans le nez de son malade une racine recommandée en pareil cas par le roi Salomon, dont il prononça même le nom. Cette méthode ressemble beaucoup à celle que nous appelons aujourd'hui la sympathicothérapie ou réflexothérapie nasale.

Le Talmud raconte que Rabbi Eléazar, se trouvant très obèse, se fit opérer par un talmudiste qui l'a fait transporter dans une maison construite en marbre. On l'endormit avec de la mandragore et l'opérateur lui enleva plusieurs corbeilles de graisse. Cette opération est du III^e siècle. (Traité Baba Metsia, 83).

Mais il faut surtout souligner le rôle d'Asaph le Juif du VII^e siècle.

Asaph, originaire de Palestine, dont le manuscrit se trouve à Paris, s'est inspiré de la médecine gréco-romaine. Il décrit, en suivant Dioscoride, plus de 100 plantes avec leurs propriétés thérapeutiques. Son mérite de philologue est justifié par le fait qu'on lui doit une riche terminologie médicale qu'il a créée lui-même en partie, suivant la Bible et le Talmud.

Il donne aussi une thérapeutique à l'usage des pauvres, ou « *medecina pauperum* », ce qui prouve la haute conception humanitaire si répandue parmi les médecins juifs de toutes les époques, et qu'on a trop tendance à oublier.

Mais on étudie Asaph surtout pour son œuvre de thérapeutique « Sépher Refouoth » (Traité des drogues), qui est le premier livre de médecine en langue hébraïque.

* * *

Le philosophe Cabanis, après avoir rappelé que les Juifs ont fait connaître les avantages du commerce aux nations de l'Europe, et leur ont rendu de grands services en établissant entre elles des rapports nouveaux, en imaginant des moyens faciles et commodes pour le développement des valeurs monétaires, ajoute : « Ils étaient nos facteurs et nos banquiers avant que nous sussions lire ; ils furent aussi nos premiers médecins. Les langues orientales leur étaient familières, et, dans un temps où Galien, Hippocrate et les autres pères de la médecine n'étaient connus en Occident que par les traductions arabes et syriaques, les Juifs étaient presque les seuls qui sussent traiter les maladies avec quelque méthode, en profitant des travaux de l'antiquité. Leurs opinions théoriques et leurs systèmes généraux ne méritent plus la peine d'être rappelés, leur pratique fut plus heureuse. Les Juifs eurent des écoles à Tolède, à Cordoue, à Grenade, la médecine s'y enseignait avec un soin tout particulier. Huarte, dans son traité de la Connaissance des Esprits, prétend que leur tempérament et leur caractère sont précisément ceux qui conviennent le mieux au médecin. Les subtilités dont il était son

opinion, peuvent ne pas convaincre : mais il est certain que de son temps encore les médecins les plus recherchés, et vraisemblablement aussi les plus habiles, étaient les Juifs.

Il nous reste à peine aujourd'hui quelques souvenirs de tous ces grands succès de pratique : les observations et les vues de tant d'hommes, si célèbres parmi leurs contemporains, sont ensevelis dans leur tombe ; il guérissent des malades ; mais leurs travaux inconnus à la postérité ont été perdus pour les progrès de l'art. (Révolutions de la Médecine, ch. II, § 8).

* * *

Période des gaonim ou génies. — Ce sont les rabbins du X^e au XIV^e siècle, qui, après la dispersion des Juifs dans le monde entier, ont maintenu des liens spirituels en fondant des écoles supérieures dans les pays méditerranéens et dans tout le proche Orient.

Les Juifs prirent une part active dans la fondation des écoles de médecine, ou fondèrent même des écoles suivant le modèle de leurs propres écoles existant à Sura, Pumbadita, Jabné, Nisisibe, Tibériade, Alexandrie, car là où il existait une communauté juive, existait aussi une synagogue et où il y avait synagogue, il y avait automatiquement école. A tel point que ces deux notions se confondent

souvent ; « en idisch le mot « schule » désigne aussi bien synagogue qu'école » (Simon).

Le Gaon Rabbi Hai, professeur à l'Académie babylonienne de Pumbedita (939-1038), étudie les plantes dans son ouvrage Halachot-Godoloth, où il commente la Mishna.

Saadia Gaon, 892-942, professeur à Sura (Ecole fondée par Rabbi Rab en 919), ainsi que Eldath Ha Rami, sont des botanistes.

Plus tard, nous trouvons Rabbi Gerschon ben Juda, appelé Méïr Ha Gola (la lumière de l'exil), né à Metz, 960-1040. Ce rabbin étudie les plantes médicinales, il emploie une terminologie hébraïque et française.

Les rabbins Gerschon ben Juda et Raschi de Troyes ont le mérite d'avoir, les premiers, employé une terminologie française des plantes et il serait juste de les appeler les premiers botanistes français (I. Simon).

Il est étonnant de voir qu'actuellement en France, à côté de la popularité de Maimonide, on ignore les autres savants et surtout *Raschi*, la plus grande figure du Judaïsme Français. Il est vrai qu'il était plus « docteur de la loi » que médecin, mais nous verrons que sa contribution à la science française n'est pas négligeable, et que sa personnalité illustre pour le mieux l'époque dans laquelle il vivait.

Raschi, qui est l'acrostiche du nom : Rabbi Salomon ben Isaac, est né à Troyes en Champagne 1030-1105. Comme le grand Rabbi Akiba, il quitte sa maison pour aller étudier le Talmud à Worms, Mayence et chez les « Sages de Lorraine » avec R. Gerschon.

Ce sont les tosaphistes : Tosefoth = additions, leur œuvre consiste dans des travaux exégétiques de l'école juive française du XI^e-XII^e et XIII^e siècles sur la Bible et le Talmud.

Mal vêtu, et souvent sans pain, Raschi se rend d'une communauté à l'autre, pour apprendre et devenir enfin un maître du Talmud.

Il s'établit à Troyes, sa ville natale, où il forme une académie à l'instar de celle de Cordoue et Narbonne.

Ses commentaires (Konteros) sur la Bible et le Talmud sont d'une telle clarté, ses interprétations d'une telle sagesse, que depuis, l'étude du Talmud de Babylone sans Raschi est inconcevable.

Il libère le texte religieux de l'interprétation mystique de l'Agada, et on l'appelle en hébreu Parschandata (Eclaireur de la loi). En France, il est connu sous le nom de « Prince des commentateurs ».

L'œuvre médicale de Raschi comporte un livre de la guérison, resté inédit, mais souvent cité par des auteurs. Par ailleurs, il cite l'ouvrage médical

du fondateur anonyme de l'école de Montpellier, ainsi qu'Asaph.

Raschi fait connaître la taille latérale pour suppléer à l'accouchement naturel. Il examine les perforations des viscères et dit que le sang est la cause de la plupart des maladies. Il croit aussi que le vin est un bon remède.

Les productions de Raschi, qui sont en grande vénération parmi les Juifs, ont également fixé l'attention des chrétiens. Henri d'Aquin, Gilbert Genebrardus, ainsi que Pontacus, en ont traduit une grande partie et les interprètes chrétiens n'ont pas dédaigné de s'aider des lumières du rabbin juif (Bédarride, p. 141).

Ces faits nous montrent bien que les Juifs ne se sont pas entourés de leur religion comme d'une muraille de Chine et que leur culture se transmettait également aux chrétiens.

Pour mieux affirmer ce point important, nous allons citer le grand philosophe français Ernest Renan : (1)

« Entrés depuis trois quarts de siècle dans la société française, les Israélites, nos concitoyens, ont le droit de trouver ici un passé qui les intéresse, leur extrême importance en France au moyen âge

(1) *Les Rabbins Français du commencement du xiv^e siècle*, p. 53.

fait de leur histoire une partie de notre histoire nationale, enfin cette littérature, tout isolée qu'elle est, n'est pas aussi étrangère que l'on croit aux recherches qui concernent la langue de notre pays.

On ne saurait dédaigner le vaste labeur exégétique du XI^e et du XII^e siècles. Jamais peut-être autant que dans cette œuvre, la race juive n'a montré sa force d'application, sa puissance de mémoire, ses habitudes studieuses.

De ces travaux, d'ailleurs, est sortie, pour l'interprétation chrétienne de la Bible, une complète rénovation. »

Après la mort de Raschi, ses gendres et ses disciples, les tossafistes (glossateurs du Talmud) créèrent d'autres écoles. Rabbi Samuel ben Meir, à Troyes. R. Tam à Ramerupt. Isaac ben Abraham à Dampierre. Samson ben Abraham à Sens. Isaac ben Schnéour à Evreux. Isaac ben Joseph à Corbeil. Enfin, nous trouvons à Paris Elie ben Juda, Sir Leon et Jechiel ben Joseph (Graetz, p. 377).

A Paris, nous trouvons aussi le savant Lanfranc ou Léon Franco exilé d'Italie. Il est l'auteur de la *Practica, chirurgia parva*, écrit vers 1296 « pour la gloire de Dieu et pour celle du grand roi Philippe ». Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

Mais le développement de la culture hébraïque dans le nord et l'est de la France, n'est pas de longue durée, et les Croisades marquent des pages sanglantes dans l'Histoire juive.

En avril 1181, le roi Philippe Auguste, instigué par l'Archevêque de Vincennes, fait arrêter tous les Juifs du pays et confisque leurs biens pour préparer, avec Richard Cœur de Lion d'Angleterre, une nouvelle croisade. Toutes les dettes envers les Juifs sont annulées, les synagogues transformées en églises.



Il nous faut maintenant reculer dans le temps pour reprendre le fil qui nous mènera à l'école de Narbonne.

Entre les VIII^e et XIV^e siècles, les Rabbins sont en tête des sciences hébraïques, qu'ils cultivent avec éclat.

La première école de France fut Narbonne, elle rayonnait sur tout le Languedoc, et Graetz, p. 315, fait une belle comparaison entre Cordoue et Narbonne qui devait présider au développement du Judaïsme Français.

Haroun al Raschid, de Bagdad, envoie comme interprète à la Cour de Charlemagne, le savant *Rabbi Makhir* (VIII^e siècle).

Le Roi lui donne des riches domaines à Narbonne et le prie de s'installer en France.

D'autre part, la Communauté juive, déjà ancienne, était propice à la formation d'une haute école de sciences vétérinaires et médicales.

C'est ainsi que Rabbi Makhir a fondé la première école de Médecine en France.

Ce savant apportait un vaste bagage de connaissances scientifiques du Proche Orient, puisé dans des nombreuses langues qu'il connaissait en sa qualité d'interprète. C'est lui qui a emporté le

livre des drogues d'Asaph, ouvrage important qu'il transporte de la Mésopotamie en France (I. Simon).

Rabbi Makhir a semé sur un excellent terrain, et ses disciples continuèrent à fonder d'autres écoles à Béziers, à Arles, à Lunel, à Carcassonne et Montpellier. Les Rabbins Moïse ben Abon, son fils Moïse Ha-Darschon, puis son petit-fils, Juda Ha-Darschon vont continuer l'œuvre commencée par R. Makhir. Et R. Abon de Narbonne institua l'étude de la médecine à Montpellier vers 1025. Il a composé un livre de médecine en hébreu et enseignait dans cette langue.

La grande compétence de l'histoire juive, le Dr Graetz, décrit l'atmosphère favorable au développement de la civilisation judéo-espagnole en Provence, où au début du XII^e siècle un Seigneur pouvait s'exprimer librement « qu'entre l'Eglise catholique où dominent les dogmes rigides, et la loi juive où domine la pitié, il préfère cette dernière. » (Graetz, p. 400).

La féodalité provençale, plus indépendante de la Papauté à cette époque, était très accueillante à la culture judéo-arabe, et nous trouvons des Juifs occupant des fonctions dirigeantes.

Dans la bourgade St-Gilles, Raymond V de Toulouse, que les troubadours nomment « le bon seigneur » ainsi que son fils Raymond VI (1195-1222), avait des conseillers juifs. (p. 405, Graetz).

*
* *

On ne peut pas dire que l'école de Montpellier a été fondée uniquement par des rabbins, comme le fut Narbonne, mais la part des Juifs reste néanmoins plus considérable encore pour cette école que pour toute autre. C'est pourquoi on lui réserve une description plus détaillée.

Il est difficile de connaître exactement les premiers médecins juifs de Montpellier.

On parle souvent de Jacob Meschulam venu probablement d'une des Académies juives du proche Orient, vers 1130.

Après la destruction du royaume d'Israël par l'empereur Titus, la fondation de ces Académies sur le chemin de l'exil était une compensation et un refuge moral et spirituel où le Judaïsme perpétuait son existence à travers les siècles, malgré la perte de sa patrie.

Et là où les Académies n'étaient pas exclusivement juives, elles perdaient en partie leur caractère religieux et laissaient de plus en plus la place aux sciences et à la philosophie.

Nous trouvons les Juifs au début de toute école d'Espagne, d'Italie et de France.

C'est ainsi que la légende attribue la fondation de l'école de Salerne vers 940, la plus vieille école

de médecine de l'Occident, à trois médecins : un grec, un arabe et un juif. Ce dernier, nommé Elisée, y enseignait en hébreu. Constantin l'Africain transplanta la médecine arabe à l'école de Salerne, il traduisit également les œuvres d'Isaac Judaeus.

En revenant à Montpellier, je tiens à souligner la remarque du professeur Laignel-Lavastine, que ce sont bien souvent des raisons politiques qui déterminent la fondation d'une école. C'est ainsi que la papauté, se trouvant gênée par les idées libérales par trop laïques de l'école de Salerne, était directement intéressée de fonder ailleurs une grande faculté rivale de Salerne. C'est pourquoi le pape Honorius III décida la fondation de l'école de Montpellier vers 1220.

On fixe ordinairement la fondation de la ville de Montpellier vers l'an 738, lorsque Charles Martel, poursuivant ses victoires sur les Sarrasins, se rend maître de la Septimanie.

Montpellier, ou Montpeila, Monspelanus, signifie lieu clos, ou l'ennemi ne pouvait entrer.

On parle de cette ville au début du VII^e siècle, quand les Espagnols gémissaient sous le joug des Maures et les habitants de la Septimanie, fatigués par les fréquentes incursions des Sarrasins, se retirèrent dans cette ville, où la situation avantageuse du lieu et la protection des rois les engageaient à fixer leur demeure (Astruc, p. 6).

Par ce moyen, Montpellier s'accrut en peu de temps, et l'on trouve que vers la fin du X^e siècle elle tenait déjà un rang considérable entre les villes de la Septimanie.

Cette nouvelle ville ainsi formée du concours des peuples du voisinage ne dut pas manquer d'habiles médecins.

Les Goths et les Gaulois en avaient parmi eux, mais outre cela il y avait des Arabes et des Juifs qui se trouvèrent alors mêlés aux habitants naturels du pays, et leur fournirent aussi des médecins, car ces deux nations étaient alors des nations savantes surtout pour la médecine et pour les sciences naturelles. (Astruc, p. 16).

La première preuve de l'existence d'un corps médical, déjà très renommé, date de l'an 1153. Saint Bernard, dans une lettre écrite au cardinal Hugues, lui marque qu'Heraclius de Montboissier, archevêque de Lyon, étant malade, s'était fait transporter à Montpellier pour se faire traiter « Eumque infirmaretur, per transit usque ad Montepessulanum; ibi aliquandin commoratus cum Medicis ».

Jean de Salisburi, évêque de Chartres, qui vivait à la même époque, assure qu'on se rendait en foule à Montpellier ou à Salerne, pour y apprendre la médecine. L'observation qu'il fait ensuite, qu'on en revenait chargé de mots barbares, ne marque point que la méthode qu'on y suivait fut mauvaise,

on en peut seulement conclure que la médecine était alors enseignée dans les écoles par des médecins juifs ou arabes comme nous l'avons déjà montré.

Et Astruc conclut, page 13 : « On voit, par ces différents témoignages, que l'opinion de ceux qui prétendent que l'Ecole de Médecine de Montpellier doit son origine aux disciples d'Avicenne et Averrhoes (Ibn-Sina et Ibn Roched) est fausse. Ces deux savants arabes ne commencèrent à enseigner à Cordoue que vers l'an 1150, or il est certain que l'Ecole de Montpellier était établie longtemps auparavant.

La Bulle de 1220 fit de l'Ecole de Montpellier une Faculté officielle. La grande réputation de cette Faculté attira bientôt un grand nombre d'écoliers.

Mais des abus et des discordes se montrèrent, et il n'y avait dans ce corps aucune subordination, la division entre les maîtres croissant de jour en jour, et il était à craindre qu'elle ne ruinât enfin cette école. Le cardinal Conrad de Villers, archevêque de Porto, remédia à ce désordre par sa prudence et son autorité. Il était envoyé par le pape Honorius III en Languedoc pour apaiser les désordres que causait l'hérésie des Albigeois.

On ne sait si ce fut de son propre mouvement ou à la sollicitation des docteurs qu'il fit cette fameuse Bulle, qui depuis a toujours servi de règlement à cette Faculté.

Cette Bulle 1222 constitue une restriction sévère pour les médecins juifs, car l'acte solennel ordonna entre autres : 1^o Que nul ne pourrait prétendre à l'avenir à l'honneur de la maîtrise, qu'il n'eût été auparavant examiné par les docteurs régents et qu'il n'eût reçu de l'Evêque de Maguelone la licence d'enseigner et de pratiquer ; 2^o Qu'on choisirait à la pluralité des voix un des docteurs régents pour être chancelier et juge de l'Ecole ; 3^o Que ce chancelier aurait le droit de régler les disputes et les différends qui naîtront, tant entre les maîtres qu'entre les écoliers. Cette bulle est datée du 16^e avant les calendes de septembre, c'est-à-dire du 15 août 1220, l'un des originaux à la Faculté de Montpellier.

Chancelier et maître seront donc sous le contrôle épiscopal et il appartient à l'évêque seul d'accorder la licence d'enseigner. Les candidats à la maîtrise prêtent serment sur les saints Evangiles et s'ils ne tiennent pas leur serment, ils seront punis d'excommunication.

L'autorité que les médecins juifs ont acquise réveilla des jalousies. Par le Concile de Béziers, 1246, renouvelé en 1254 à Albi, on interdit aux chrétiens de se faire soigner par des médecins juifs. Ces différentes restrictions n'ont pas empêché Profatius ou Rabbi Makhir, de Marseille, d'atteindre au décanat de Montpellier. Astruc dit, à ce propos : « Je ne fais pas de difficulté de mettre Profatius,

quoique juif, au rang des médecins et même régent de la Faculté de Montpellier ».

Guillaume, fils de Mathilde, avait en 1180 donné la liberté à tout le monde de professer la médecine sans exception de religion. Comme il y avait beaucoup de juifs accrédités à Montpellier, il y a apparence qu'ils se maintinrent longtemps dans le droit d'y étudier et d'y enseigner. Il faut même avouer que c'est à eux que la Faculté de Montpellier doit une grande partie de la réputation qu'elle a eue dans son origine parce qu'ils étaient au Xe, XI^e et XII^e siècles presque les seuls dépositaires de cette science en Europe et c'est par eux qu'elle a été communiquée des arabes aux chrétiens.

Profatius n'a pas laissé de traité de médecine, par contre ses observations astrologiques ont été très souvent citées par Copernic, Reinhold, Clavius et Justin. C'est la découverte faite par Profatius 1303, qui permit de fixer la théorie du mouvement de la terre et de l'inclinaison de son axe.

SEPT SIÈCLES DE MÉDECINE A LA FACULTÉ DE MONTPELLIER

Passage du discours fait par le Professeur VIRES

Rappeler ce passé, c'est montrer ce qu'il y a de généreux, d'accueillant, dans notre âme méridionale et nationale. Rappeler ce passé, c'est montrer que ce sont les médecins arabes et juifs, ses premiers maîtres, qui lui ont apporté la doctrine et la méthode. Dès son berceau, elle a toujours conservé les traditions du père de la médecine, elle a pu s'élever à la hauteur sereine des principes et des lois et le chemin parcouru que jalonnent dix siècles d'existence, elle a la gloire de voir affirmer par les découvertes les plus précises et les plus retentissantes de la médecine expérimentale contemporaine, la véracité et l'excellence de ses conceptions et de ses doctrines.

Avant 1220, à quelque époque reculée que l'on remonte, on trouve à Montpellier des écoles de médecine. Sur cette terre que nous foulons, où avaient passé les Phéniciens et les Grecs, les Romains et les Arabes, une importante agglomération se forme au VIII^e siècle après la chute de Maguelone. Dès sa naissance, la jeune ville de Montpellier est industrielle et bienveillante aux étrangers. Placée à mi-chemin de l'Espagne et de l'Italie, près de la mer, à la rencontre de toutes les routes

de la civilisation, elle profite du réveil qui marque la chute de Rome, l'ère des temps nouveaux.

Dans le Bas-Languedoc, dès le IX^e siècle, existent des écoles rabbiniques de médecine ; à Lunel, à Narbonne, à Béziers, à Arles, à Nîmes. Les médecins arabes, venus d'Espagne, s'empressèrent de gagner la jeune ville, où les mœurs sont d'une relative tolérance. Juifs et Arabes, disciples d'Avicenne, apportent avec eux la science arabe, elle-même toute imprégnée de la pensée médicale grecque. C'était vers 1020-1030. Salerne brille en Italie d'un incomparable renom. Les étudiants chrétiens de Montpellier, de la fin du XI^e siècle, vont y chercher un complément de l'enseignement local et, revenus à Montpellier, les salernitains enseignent la médecine de leur pays.

Voici donc au moins deux groupes d'écoles médicales, les maîtres judéo-arabes et les maîtres chrétiens, les salernitiens. Des querelles s'engagent. Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, veut avoir la paix et il la base sur la liberté de l'enseignement. Or, le pape et l'empereur Frédéric II, roi de Naples, possède l'Université de Salerne, le pape réclame celle de Bologne que lui refuse l'empereur. Or, par son représentant l'évêque de Maguelone, le Pape est comte souverain de Melgueil et suzerain de Montpellier, il prendra donc Montpellier comme siège de l'Université et, en août 1220, le Pape

Honorius III en fera le centre intellectuel de la chrétienté, en accordant le diplôme de maître régent en médecine mondiale, valable *urbi et orbi* à tous ceux qui auraient été agréés.

Les statuts du cardinal Conrad sont la grande charte qui reste longtemps la législation de notre école. Ils apportent une organisation forte, une coordination précise dans les efforts jusqu'à la dissocier, ils font surgir une grande idée d'union des enseignements médicaux de Montpellier en une seule école, l'Ecole de Montpellier. »

*
* *

Le XI^e siècle qui vit naître la première croisade ne pouvait être qu'un siècle de malheurs pour les Juifs.

Le désir d'aventure des chevaliers, l'intérêt du clergé, l'ignorance et la superstition du peuple, telle était la disposition des esprits qui se livraient à la délivrance du Saint Sépulcre.

L'Europe entière est ébranlée, presque toutes les villes de la France et d'Italie se soulèvent en même temps contre les Juifs, les uns périssent par le fer, d'autres furent noyés, beaucoup se donnèrent eux mêmes la mort. Le massacre, dit l'historien Salomon ben Virga, dura quatre mois et plus de 100.000 Juifs périrent.

Après la prise de Jérusalem par les premiers Croisés, en 1099, Godefroy de Bouillon en fut proclamé roi pour la première fois. Nous voyons de nouveau quel rôle important jouaient les Français dans l'Histoire juive.

Les successeurs de Bouillon furent successivement : Baudouin I, Beaudouin II, Foulques V d'Anjou, Baudouin III, Baudouin IV, Guy de Lusignan. Celui-ci échangea son titre purement honorifique contre le royaume de Chypre, avec Richard Cœur de Lion.

Enfin, nous ne devons pas terminer l'étude de Montpellier sans citer le discours du professeur *Forgue* :

« Ce qui est plus véridique, c'est que dans le XII^e siècle, il y avait à Montpellier un centre de pratique et d'enseignement médico-chirurgical, pré-existant à notre école, mais non régularisé et que l'élément juif et arabe avait fortement contribué à constituer. C'est même un des faits les plus piquants de notre histoire que cette part prise par les médecins arabes et juifs à la première ébauche de notre école. En vérité, voilà pour une Université dont l'Eglise catholique et romaine a été en 1220 la marraine et la fondatrice, des commencements bien hérétiques.

Et cela s'explique aux X^e, XI^e, XII^e siècles, les Arabes et les Juifs étaient devenus les seuls dépo-

sitaires des connaissances médicales, les écoles musulmanes d'Espagne étaient aussi florissantes que celles d'Asie. Au XI^e siècle, vivait à Cordoue, Albucasis, dont la chirurgie a sûrement exercé, sur notre école naissante, une influence majeure, puisque Guy de Chauliac le cite plus de 200 fois. En outre, les Musulmans, les Chrétiens et les Juifs chassés d'Espagne et réfugiés en Languedoc ont été de précieux agents de liaison, courtiers ingénieux de pensées et de marchandises, importateurs et traducteurs des principaux livres arabes de l'Espagne, qu'ils firent passer en hébreu, ce qui explique les mots « barbares » dont était alors chargé le langage des écoliers revenant de Montpellier, au dire de Salisbury, évêque de Chartres. Mais il faut considérer qu'en raison des prohibitions religieuses de la loi mosaïque et du Coran interdisant comme souillure la dissection des cadavres, cet apport judéo-arabe à notre primitive chirurgie a été surtout d'ordre théorique et non d'instruction technique. Un autre fait est remarquable, c'est le régime de liberté, presque d'anarchie, qui marque cette période initiale, de nos premières écoles montpelliéraines, et qui trouve son expression officielle dans la fameuse déclaration de Guillaume VIII à la date de janvier 1181. Pas de monopole, pas de grade, liberté d'enseignement pleine et entière, liberté d'exercice, le premier venu, sans distinction de pays ou de religion, peut tenir école dans la ville

seigneuriale de Guillaume. C'est l'appel à toutes les valeurs, à toutes les concurrences, maîtres et praticiens se jugèrent à leurs œuvres.

De là, ce mouvement intellectuel qui, au XII^e siècle, fait de notre cité un centre où affluent, comme à Salerne, de nombreux écoliers, les régences devenant libres, honorées et lucratives, garanties contre toute molestation, les maîtres s'y multiplient. Cette déclaration libérale a certainement décidé de l'avenir de notre école, par cette affirmation des droits de l'enseignement, par ce concours libre des opinions, elle y a créé dès son origine cet esprit critique qui est son caractère. »

*
* *

Après ce brillant discours, il ne nous reste plus rien à ajouter sur l'école de Montpellier.

Qu'il nous soit permis toutefois de faire une petite rectification qui s'impose.

Le professeur Forgue parle de la prohibition religieuse dans la loi mosaïque et du Coran, interdisant comme souillure la dissection des cadavres.

Nous ignorons à quel point l'interdiction du Coran est formelle à ce sujet, mais, par contre, que l'interdiction juive de toucher aux cadavres n'est que partielle et que les talmudistes trouvaient de nombreuses dérogations pour pratiquer des dissec-

tions, et ils étaient les seuls à disséquer. La question est élucidée dans l'ouvrage du Dr Asher Bloom : *L'Ostéologie d'Abul Qasim et d'Avicenne*. (1) La loi biblique dit ceci : « Celui que touchera à un cadavre devient impur pendant sept jours ; il doit se purifier le troisième et le septième jour ». Donc, la loi rendant impur tout contact avec un cadavre humain n'empêchait pas nécessairement les dissections, il suffisait de se purifier et ne pas fréquenter le temple et les choses sacrées pendant sept jours.

Plus tard, le Talmud dit : « la présence de plus de la moitié des os du corps humain est nécessaire pour que son contact confère l'impureté à un homme » (*Mischna, Oholoth, Chap. 2*). D'après cette loi, il était donc nécessaire de connaître exactement le nombre d'os dont le corps humain est constitué afin de savoir si la quantité d'os touchée était la moitié du squelette et décider ainsi si on est devenu impur ou non à leur contact. Devant cette nécessité d'ordre rituelle, il est compréhensible que les Docteurs de la loi aient éprouvé le besoin de faire des dissections et on trouve dans la *Mischna*, fixé le nombre total des os du corps humain à 248 avec un tableau des détails justificatifs. C'était le chiffre canonique admis légalement.

Et Bloom trouve que ce n'est certainement pas

(1) Dr Asher BLOOM. *L'Ostéologie d'Abul Qasim et d'Avicenne*. Son origine talmudique. Suivie de : *L'Anatomie dans le Talmud*. Paris, Librairie Lipschutz, 1935, in-12.

un fait fortuit dû au hasard, qu'Avicenne en Perse et Abul Qasim en Espagne donnent tous deux le même chiffre de 248 os dans les mêmes conditions de critique, qui sont celles du Talmud.

Par quelle voie ce chiffre talmudique a-t-il pu être transmis à ces grands auteurs arabes ? Les centres les plus importants d'études talmudiques pendant les trois premiers siècles de la civilisation arabe étaient Sura et Pumbadita, tous deux à proximité de Bagdad, d'où Rabbi Makhir fut envoyé par Haroun al Rachid, à la demande de Charlemagne pour Narbonne, afin d'y fonder une académie.

On connaît aussi la loi qui fut édictée à Bagdad vers le VIII^e siècle, interdisant aux Juifs d'enseigner la médecine dans une autre langue que la leur ce qui veut dire qu'auparavant ceux-ci l'enseignaient en arabe.

Ce sont des preuves suffisantes pour montrer que les relations intellectuelles entre Arabes et Juifs étaient très étroites au VIII^e siècle et qu'à un moment donné les Juifs enseignaient la médecine à Bagdad dans la langue arabe. Et l'on connaît l'influence de Bagdad sur le reste du monde arabe. On peut donc sans difficulté admettre cette filière entre les talmudistes et les auteurs arabes et Abul Qasim. (Bloom).

On sait que Galien lui-même n'a jamais disséqué que des animaux et qu'il se basait surtout sur les

résultats de son contemporain Rabbi Todros et des talmudistes.

Mais allons plus loin et disons qu'étant donné qu'il fallait, en alimentation, observer rigoureusement la notion de Kascher et Taret (pur et impur) la connaissance des rabbins ne se limitait pas à l'anatomie normale, mais s'étendait forcément à l'anatomie pathologique.

Nous voici donc bien loin de la supposition que les juifs ne disséquaient pas.

* * *

De nombreux médecins juits se sont distingués en France au cours des X^e, XI^e et XII^e siècles.

E. Renan, p. 364-366 cite parmi autres :

Jacob Sarfati (*Tzarphati* = le Français) fut sans doute un exilé de France, qui s'était fixé dans le Midi. Nous avons peu de détails sur lui ; il doit être né vers 1350, car lors de la composition de son traité, qui est un extrait d'un traité plus considérable, et qu'il avait composé en 1384, il mentionne la mort de ses trois enfants. Le manuscrit se trouve à Paris, n^o 733, avec le titre : *Séfer Mischkenoth Yaakob* « Livre des tentes de Jacob ». Sartati donne une interprétation allégorique du Pentateuque, selon la méthode de Maimonide. Un traité sur les dix plaies de l'Egypte, ouvrage en vers. L'auteur commence par les lettres initiales :

Amitz qui signifie *Amar Yaakob Tzarfati* « Jacob le Français dit ». Il mentionne les noms suivants : 1^o Don Comprat d'Agde ; 2^o Astruc de Carcassonne ; 3^o Don Meir de Narbonne. Ces noms prouvent que Jacob devait avoir résidé dans le Midi de la France, après avoir émigré dans l'est. Son livre fut achevé le 12 novembre 1395. Dans le Catalogue de Paris, on dit que le manuscrit semble être autographié. L'écriture est en caractères hébreux provençaux, il est de deux mains différentes, et il y a beaucoup d'additions et corrections à la marge. On connaît un Jacob d'Avignon, Sarfati, qui est l'auteur d'un traité de médecine en huit chapitres, sur une maladie de tête appelée « vertigine ».

Il est très possible que ces deux Jacob soient une seule et même personne. La date ne s'y oppose pas et tous les deux demeuraient dans le Midi de la France.

Armengaud Blaise, célèbre médecin de Montpellier. Son œuvre : « De remediis », traduit par Esto, 1306, « dans l'année de son exil et de son esclavage ». (*E. Renan.*)

*
* * *

On cite, dans l'ouvrage de médecine intitulé *Séfer ha-Yaschar* (Oxford, n^o 2134 et Vienne), un Nathan de Montpellier. Dans le manuscrit de Paris, il y a

deux fragments d'un traité de chirurgie en 61 chapitres. On se demande si ce Nathan n'est pas identique à *Nathan Falaquéra*, auteur de l'ouvrage *Tzeri ha-Gouf* « Baume du corps ».

Abraham, fils de Schem-Tob, est l'auteur d'un manuel de thérapeutique qu'on trouve dans le manuscrit de Paris, 1182. (et Abraham de Tortose appartiendrait à la fin du XIII^e siècle. C'est lui qui a collaboré, à Marseille, à la traduction latine du traité des plantes attribué à Gallien.

Deux des nombreux médecins juifs qui se firent un nom dans l'école de Salerne sont souvent nommés par les auteurs : le premier est *Benvenuto Graphens*, 1120, né à Jérusalem, qui fut un élève de Nicolas Prévost, et le plus célèbre oculiste du Moyen-Age, l'autre est Isaac le Juif.

Benvenuto Graphens médecin extrêmement réputé, fit des leçons à Salerne et, plus tard, à Montpellier et écrivit un livre intitulé : « *Practica Oculorum* » publié par Albertolli qui a consacré à cet auteur une étude longue et approfondie. La *Practica* de Benvenuto fut traduit en français, en provençal et en anglais et a été considérée pendant des siècles comme le texte d'oculistique classique. On y traite de toutes les affections des yeux et on consacre à la thérapeutique une attention particulière.

Nous retrouvons le même savant (Castiglioni, p. 262) comme un des fondateurs de l'école de Mont-

pellier sous le nom de Bienvenu Grafael de Jérusalem, 1120.

* * *

Partout où l'on traite des écoles de médecine en France, même au-delà du XII^e siècle, on parle également des arabes et de l'influence de l'école arabiste. Cette influence est certainement grande. N'oublions pas qu'au point de vue pratique, nous leur devons le sublimé, l'alecol, l'alambic et ses applications, mais d'autre part, c'est une erreur dans l'histoire de la médecine de mélanger et dissimuler l'apport des Juifs dans d'autres écoles et notamment dans l'école arabe.

Et si nous regardons de près le chapitre des arabistes, comme le fait remarquer le professeur Laignel-Lavastine, nous sommes surpris de trouver beaucoup de médecins juifs et persans.

Pourtant, la distinction doit être faite. N'a-t-on pas dit que faire de l'histoire c'est faire du jugement ? Or, jugeant les Arabes par leurs qualités caractéristiques, nous trouvons qu'ils ont apporté à la médecine surtout des spéculations théoriques, ils excellent en métaphysique et dans l'abstrait du nombre.

L'esprit arabe est tourné vers la mystique.

Voilà ce que dit l'historien Guardia à ce sujet :

« Les Arabes sont entrés dans la science par la

porte basse de la superstition, leurs doctrines ressemblent fort aux fictions des contes orientaux. Leurs auteurs sont fastidieux, délayés en énormes volumes, langage obscur, dissertations infinies et commentaires diffus. Rhazès et Albulcaziz sont les seuls abordables.

Leur passion des sciences occultes les détournent du vrai chemin de la science. »

Le Juif, par contre, esprit pratique, qui, de par sa religion, est préoccupé à l'application des préceptes (mizvot) dans la vie de tous les jours, comme nous l'avons vu. Ces préceptes ou, mieux, commandements, sont nombreux, trop nombreux ! 613.

Elles indiquent la manière de soigner son corps, la manière de se comporter dans telle ou telle occasion, voire même comment se vêtir et comment manger. La foi juive est entièrement tournée vers l'action, comme le prouve le sens même de ce mot (amunah).

Les médecins juifs, habitués à l'observation et à la critique, font de la vraie médecine clinique et le professeur Laignel-Lavastine cite les observations de malades décrites par Maimonide, XIII^e siècle, comme pouvant servir d'exemple encore aujourd'hui.

En effet, à la tête des artisans de la médecine arabe se trouvent Rabban al-Taberi ; le fils Ali ben

Rabbal al-Taberi eut le bonheur de devenir le maître du grand médecin perso-arabe Rhazès.

Voici quelques exemples de médecins juifs, qu'on cite ordinairement dans l'école arabiste.

Le grand Avicenne, 1037, était de mère juive et a eu comme professeur le Rabbi Albon de Narbonne.

Abon-Saïd Housain, 1070, Egypte.

Abon Mervan-Ibn Zohar, 1070-1162, médecin du roi de Séville, surnommé le « second Hippocrate ».

Haroun de Cordoue, 975.

Hebath Illah, 1164, Bagdad.

Hekim Iakob, 1453, médecin du sultan Mahomed II

Isaac ben Suleiman Israeli, 932, Egypte.

Selama ben Rahmon, 1116, Bagdad. — Saadia Gaon, 998-1038.

Jusqu'au grand Maïmonide, pourtant très connu qui se trouve groupé parmi les arabes, dans l'ouvrage de Castiglioni.

Outre les traductions d'ouvrages médicaux d'arabe en hébreu, exécutées par les Tibbonides à Lunel, par Schem Tob et Isaac de Tortose à Marseille, de 1258 à 1261, ainsi que Joseph ben Ayoub à Béziers, 1265, il y eut des traductions d'ouvrages médicaux du latin.

Les Juifs provençaux, en même temps qu'ils contribuaient au progrès de la science en faisant connaître aux écoles françaises, d'importants ouvrages arabes, se tenaient au courant du mouvement de la science latine du temps.

*
* *

Toute la Faculté de Médecine de Paris était composée, en 1271, de six maîtres régents et du doyen, ce furent eux qui rédigèrent les premiers statuts et adoptèrent le bonnet carré et le sceau d'argent. Jean de Noisy, le doyen, était prieur de saint Barthélemy, chanoine de Notre-Dame et médecin du Roi. L'influence de l'université se fait sentir.

Padoue eut bien vite la réputation d'être une Université averroïste et presque hérétique parce qu'il s'y trouvait parmi les professeurs enseignant *Pietro d'Albano*, 1250-1316, qui fut un des maîtres les plus illustres de son temps, et l'un des plus persécutés par l'Inquisition, comme tous les Juifs. Ce savant s'était abreuvé à des sources arabes, il enseignait la médecine à Paris et s'y était fait considérer comme un très grand maître.

Dans son livre « *Conciliator controversiarum quae inter philosophos et medicos versantur* », il pose tous les problèmes comme une série de questions suivant les méthodes de la dialectique ancienne, et les résout de telle façon qu'il soumet presque toujours les preuves empiriques au syllogisme. Toutefois, sous le fatras de ces discussions philosophiques, on voit transparaître la faculté d'observation, d'un homme de génie. Ses conseils

thérapeutiques, simples et naturels, décèlent un médecin ennemi de toute prescription compliquée et charlatanesque. L'eau fraîche est vantée comme un bon remède dans beaucoup de cas.

Ce qui aida probablement encore à sa réputation, ce furent les persécutions des Dominicains qui l'accusèrent d'hérésie à cause de 55 propositions de ses écrits contraires aux dogmes catholiques (Castiglioni).

La réputation de l'Ecole de Montpellier contribuait à augmenter la rivalité avec les autres écoles et notamment avec l'école de Paris.

On connaît à cette époque, à Paris, le savant Rabbi Isaac, ami d'Arnold de Villeneuve, son fils Vital. Les médecins Copin et Mossé.

Le grand nombre de médecins juifs à Montpellier produisait à Paris une certaine animosité contre eux et, en 1301, la Faculté de Paris interdit aux Juifs l'exercice de la médecine. Sur l'entremise des tanztiques, Jacques Comte de Roussillon décréta que seuls pourront exercer la médecine ceux qui auront passé leur examen à Montpellier ; or, à cette époque les Juifs n'avaient pas le droit de venir à Montpellier. Malgré cela on trouve à Paris deux grands médecins juifs : Johanan ha Jarchouni et Nathan ben Samuel.

Todros de Cavaillon, écrit une pharmacopée en hébreu et latin. Carmoly dit que les anciens de la

ville nommèrent Todros rabbin de leur communauté
Il est baylons directeur à Avignon en 1440.

Le manuscrit de Paris contient parmi autres le
traité de médicaments digestifs et purgatifs d'Ar-
nauld de Villeneuve.

* * *

Ce serait une faute grave, que nous nous gar-
derons de commettre, que de parler du judaïsme au
moyen-âge, sans parler de celui qui domine toute
la civilisation juive du moyen-âge et même au-delà.

Rabbi Moïse ben Maimon, nommé suivant ses
initiales Rambam chez les Juifs, n'a pas vécu en
France, mais l'effervescence que produisait son
génie sur les écoles rabbiniques du Languedoc
ainsi que son influence ultérieure, se laisse sentir,
ici, peut-être plus qu'en Espagne et en Egypte. Il a
maintenu, d'ailleurs, un contact épistolaire avec
ses adeptes de Narbonne et Lunel, et Marseille.

Maimonide, « la lumière de l'Occident » est né à
Cordoue en 1131. Encore jeune, il connut l'exil, sa
famille étant obligée de fuir les persécutions espa-
gnoles. Etabli au Caire, il s'impose de suite à la
communauté juive par son extraordinaire savoir
et devient son chef.

Maimonide joignait aussi à un haut degré la
qualité d'écrivain et de docteur dans la loi, à celle

de médecin. Orné de toutes les connaissances de l'époque, il arrive à des vérités philosophiques pour mieux connaître l'humanité, et à des découvertes pour l'améliorer.

« La médecine, dit-il, offre de gands moyens pour arriver à la connaissance des vertus réelles et du vrai bonheur. »

Tel était l'aspect philosophique sous lequel il envisageait son art, et, au milieu de ses succès, il semblait sentir qu'il devait être autre chose qu'un des premiers médecins de son siècle. A l'âge de trente ans, il avait déjà mis au jour son *Commentaire Mischné Tora*, qu'il avait d'abord composé en arabe et qu'il traduisit ensuite en hébreu. Il écrit ensuite *Iad Hazaka* (*manus fortis*) et *More-Neboukim* (le guide des égarés), imprégné des idées de Pythagore, Platon et Aristote. L'historien Bédarride remarque que Maimonide, placé à côté des plus grands écrivains de l'antiquité, a sur eux l'avantage d'être nourri de la lecture des livres saints, source des plus nobles inspirations, dans les hautes vérités proclamées par le premier des législateurs, Moïse.

Maimonide se lève au-dessus des philosophes de l'antiquité et au-dessus des rabbins, dont le respect trop superstitieux pour la tradition, le goût pour l'allégorie et le surnaturel leur faisait, suivant l'expression de Maimonide « trouver dans les écrivains sacrés cent choses auxquelles ceux-ci n'avaient

jamais songé ». Au lieu d'une foi aveugle, il fait appel à la raison.

Les principes proclamés par Maimonide devaient effrayer des nombreux rabbins qui regardaient son raisonnement sur le Talmud comme subversif de la religion.

Les foudres de l'excommunication menaçaient Maimonide. Les rabbins de Montpellier furent les plus acharnés ; leur chef, R. Salomon ben Abrahm, jeta l'anathème sur quiconque lirait les œuvres du Rambam. Et puisque les rabbins de Narbonne et de Béziers ne partageaient point ces opinions, ils se trouvèrent également excommuniés.

Heureusement les ouvrages de Maimonide eurent de nombreux et célèbres défenseurs, surtout Nachmanide et R. Kimchi, parvinrent à démontrer combien était mal fondée la censure des rabbins de Montpellier. Les résultats furent heureux et l'on proclama de toutes parts que, depuis Moïse, il n'avait pas paru en Israël un homme semblable à lui. Arabes et Chrétiens n'ont pas hésité à déclarer que tout le bien qu'on pourrait dire de ses études serait encore au-dessous de leur mérite (Cunoeus).

Mais Maimonide, l'homme de science, est aussi grand que le rabbin philosophe. Dans une lettre écrite aux rabbins de Marseille, contre l'astrologue judiciaire, il sape les bases de cette science vaine, devant laquelle se prosternerait la crédulité des ignorants, par des arguments tirés de l'Ecriture et

par ceux de la saine raison ; il fait l'histoire de cette science, en vogue chez les Chaldéens, Egyptiens, Arabes et Grecs. Cette lettre a été approuvée par le pape Sixte V. (Const. Bularii, t. II) et par le pape Urbain VIII, qui n'ont pas craint de s'approprier les principes du philosophe juif.

Maimonide a écrit de plus sur la métaphysique, la logique, le droit et la médecine.

Comme médecin du Sultan Saladin (Sallah-Edin, 1182) et de sa Cour, il est comblé d'honneurs.

Ses aphorismes sur Hippocrate et Galien (Pirke Mose), forment une synthèse claire et précise de la médecine du XII^e siècle. Il traite sur toutes les branches de la médecine, surtout sur les maladies fébriles, la vivisection et la thérapeutique.

Son « Traité des poisons » (1) est d'une grande valeur scientifique et fait de Maimonide le père de la toxicologie.

Il écrit un livre de thérapeutique (Sefer Retuot) et une œuvre d'hygiène dédiée au fils du sultan (Tractatus de regimine sanitatis) souvent citée par Guy de Chauliac et Henri de Mondeville.

Maimonide se sert de l'opothérapie et se montre également psychiatre averti à tel point qu'un poète arabe contemporain pouvait dire que « l'Art de

(1) MAIMONIDE. Traité des Poisons. Trad. franç. par I.-M. Rabinowicz. Avec une table alphabétique des noms pharmaceutiques arabes et hébreux d'après le Traité des Synonymies de Clément-Mullet. Paris, Librairie Lipschutz, 1935, in-8°.

Galien guérit le corps, l'art de Maimonide guérit le corps et l'âme ».

* * *

Nous citons un passage d'une des pièces justificatives, p. 219, recueilli dans l'érudit ouvrage de Gustave Saige (1). Il s'agit d'un mandat du roi au sénéchal de Carcassonne, autorisant les Juifs de conserver leurs cimetières, synagogues et autres possessions anciennes, 1287. *Philippus Dei gratia Francorum rex, senescallo Carcassone salutem. Intelliximus quod Judei nostri senescallie vestre, super antiquis cimiteriis et sinagogiis, ipsis Judeis ab antiquo concessio, ab aliquibus vobis subditis indebite molestantur ; unde mandamus vobis quantum antiquitates eisdem Judeis super predictis, concessas ab antiquo, servari faciatis, prout hactenus extitit visitatum et etiam consuetum et aliud rationabile non servari quod obscurat.*

* * *

Tout le long de cette étude, nous voyons comment la religion et la science, chez les Juifs, loin de s'exclure, harmonisent au contraire et se complètent réciproquement. C'est un point que nous avons esquissé et qui mérite d'être souligné. Voici

(1) SAIGE (Gustave). *Les Juifs du Languedoc, antérieurement au XIV^e s.* Paris, Picard, 1881, in-8°.

quelques exemples de leur respect illimité pour la science.

Le Talmud dit : « l'ignorant ne peut pas être croyant » et encore « le savant est plus qu'un prophète ».

« Jérusalem a été détruite parce qu'on y a cessé l'enseignement ». Rabbi Isaac Arama dit, dans son œuvre : « Akeda » : d'abord vient la recherche (kakira) et ensuite la croyance (amuna) seule peut être motivée une croyance, basée sur la raison et la connaissance.

Dans le même ordre d'idées, on peut aussi résumer le système éthique de Maimonide, non pas dans la connaissance du bien et du mal, mais dans celui de la vérité et du mensonge. Au fond, chez lui, la croyance est largement dominée par la connaissance et le savoir.

CONCLUSION

Nous avons voulu montrer, à côté de la notion connue et admise par tous, que les Juifs ont joué un grand rôle à la fondation des premières écoles de médecine en France, la notion moins connue qu'ils étaient aussi les principaux facteurs de propagation de cette civilisation hispano-arabe qui devait préparer le mouvement de la Renaissance en Europe.

Tandis que les Arabes du Proche Orient et d'Espagne écrivaient de remarquables traités de médecine, les Juifs venaient eux-mêmes enseigner la médecine, c'est pourquoi nous ne trouvons pas de professeurs arabes en France, mais nous trouvons Rabbi Aba et Meschulam à Montpellier, Sartati à Avignon, Rabbi Tibbon à Lunel, R. Jacob à Ramerupt, R. Makhir à Narbonne, etc.

La fondation des écoles de médecine par les Juifs se base sur des faits historiques incontestables.

Après la destruction du Temple par les Romains et la dispersion des Juifs dans le monde entier, ceux-ci, désireux de maintenir des liens spirituels parmi les Juifs en exil, fondèrent partout des académies. Ces académies sont antérieures aux écoles de France. C'est ainsi que Rabbi Gamaliel enseignait à Jabné. R. Siméon et Iehouda ha Kodesch en Tibériade, R. Alba Aricha à Mechasia, R. Samuel à Nahariada, R. Asche à Sura, R. Todros en

Alexandrie, R. Hanina, l'astrologue, à Séphoris, 180-250.

Les académies de Pumbaditha, Bagdad, Ninive, furent imitées. Les Juifs avaient donc la tradition de l'enseignement. Dans ces académies, tout d'abord théologiques, les rabbins sont amenés, par la Bible et le Talmud, à étudier les sciences, l'astrologie, la botanique, la zoologie, et surtout la médecine.

Envoyé par Haroun et Raschid et invité par Charlemagne, Rabbi Meir Makhir de Bagdad va fonder la première école de médecine à Narbonne, au VIII^e siècle.

Plus tard, un élève anonyme de Rabbi Abon de Lunel va fonder l'école de médecine de Montpellier (J. Astruc) ; d'autres rabbins vont contribuer à l'essor grandissant de cette école. Du IX^e au XIV^e siècles, toute la culture rabbinique s'épanouit en France, et comme nulle part en Europe, nous trouvons ici les plus grands esprits du judaïsme au moyen âge.

Les Juifs contribuèrent à la formation d'autres sciences, et la France, pays accueillant entre tous, n'a pas à regretter sa bienveillance envers les Juifs. Citons un exemple seulement : R. Meir ha Gola de Metz, R. Gerschon ben Juda et Raschi de Troyes, sont les premiers à employer une terminologie française des plantes qu'ils étudiaient.

Puisse cette contribution judaïque être agréée comme une gratitude envers ceux qui ont su accueillir les Juifs, fraternellement.

* * *

En second lieu, nous avons voulu parer à l'erreur, généralement admise, que la médecine hébraïque est mystique et théurgique et nous avons pour cela cité de nombreux exemples de la Bible et du Talmud, où dominant des notions rigoureusement scientifiques d'anatomie, anatomie pathologique, médecine expérimentale et de thérapeutique.

Sans doute pour de multiples raisons, nous n'avons pu qu'ébaucher en grandes lignes les éléments historiques si importants. D'autre part, les défauts de cohésion de cette thèse tiennent au grand nombre de citations, obligatoires pour une thèse d'histoire, et qui sont de temps et de styles très dissemblables. Par ailleurs, des événements pénibles se reflètent dans la vie juive en brisant toute tentative d'unité dans la description ; en effet, une longue chaîne de persécutions, une série de lois prohibitives, plus ou moins empreintes de fanatisme, voilà le pivot sur lequel roulent les annales des Juifs du moyen-âge.

Mais malgré ces défauts, puisse notre exemple susciter la curiosité et engager d'autres à compléter un sujet si injustement négligé.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse,*
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE DES MÉDECINS JUIFS
EN FRANCE AU MOYEN AGE

ABRAHM DE TORTOS, XIII^e s. (fin du moyen-âge).

ABA, R., XIII^e s., Montpellier. œuv. Livre de la guérison en hébreu.

ABRAHAM D'ARAGON. — Archiatre du Duc Alphonse, frère de Louis IX.

ABEN TIBBON, né à Grenade en 1199, à Narbonne.

ASTGUC, 1684-1766, Montpellier, œuv. Mémoires sur la Faculté de Montpellier.

ASKENASI SALOMON BEN NATHAN, 1572, né en Pologne, ambassadeur de France à Constantinople.

ALBON, 1025, Narbonne, fondateur de l'école de Montpellier : livre de médecine.

ASTRUC, XIV^e s., Carcassonne.

BENEDICT ABIN D'ARLES, 1369, méd. de la reine Jeanne, traducteur de Gui de Chauliac.

BONNET DE LATES, 1498, méd. du Pape Léon X, Rome et Provence, œuv. Annuli astronomici.

CASLARI DE DAVID, 1284, Caylar, Narbonne.

COPIN, 1295, Paris.

DON MEIR, Narbonne, XIV^e s.

DON COMPRAT, Agde, 1350.

DURAN SIMÉON « le grand », 1360, Provence.

FARAGUTH (FARAG BEN SALOMON), 1266, Montpellier, méd. de Charles d'Anjou. — Trad. Rhazès.

GRAPHEUS BIENVENU, 1120, oculiste fondateur Ecole Montpellier, œuv. Practica oculorum.

RABBI GERSCHON BEN JUDA « lumière de l'exil », né à Metz, 960-1040.

ISAAC DE TURTUS, XI^e s., Montpellier.

ISAAC BEN ABRAHAM, XIII^e s., à Montpellier, ami d'Arnould de Villeneuve.

JAKOB HA KATON, XIII^e s., Montpellier, œuv. Pharmacopée à la Bibliothèque Nationale, Paris.

- JACOB BEN ABA MARI, 1232, Marseille, méd. de Frédéric II, roi de Naples.
- ISAAC BEN SCHECHET, XIV^e s., Provence.
- ISAAC le médecin, 1070, Montpellier, œuv. Viatique.
- ISAAC JUDAEUS. 1515, Lyon « Opera de Isaac ».
- JEHUDA SCHEM HA GEDOLIM, XIII^e s., Montpellier.
- JEKUTIEL BEN SALOMON, 1387, Narbonne, trad. hébr. lis de la médecine.
- JOSEPH HA COHEN, 1496-1576, méd. historien d'Avignon.
- JOCHANAN JARCHOUM, XIII^e s., Carcassonne, œuv. mareoth ha Schethan.
- JOCHANAN HA JAGHOUNI, Paris.
- JOSEPH DE NOVES, 1456, Avignon.
- JACOB le Provençal, 1490, Marseille, manus. Bib. Nat. Paris.
- JUDA HA DARSCHON, Provence, fils de Moïse ha Darschou.
- KIMCHI JOSEPH BEN ISAAC, 1160, Narbonne.
- LATTES ISAAC BEN JUDA, XIII^e s.
- LANFRANC, œuv. L'Art complet de chirurgie.
- MAKHIR, R., fondateur de l'école de Narbonne sous Charlemagne.
- MESCHULAM JACOB le Médecin, 1130, Montpellier, contemp. de Raschi.
- MOSSÉ, R., XIII^e s., Paris.
- MARDOCHÉE NATHAN, 1456, Avignon.
- MONTALTO ELIE, 1600, méd. Marie de Médicis, Louis XIII et roi Ferdinand I de Florence.
- MOÏSE BEN ABON, Provence.
- MOÏSE HA DARSCHON (son fils).
- NOSTRADAMUS MICHEL, 1503, Arles, méd. du roi René, prof. à Montpellier, astrologue.
- NATHAN BEN MEÏR, XIII^e s., Trinquetaille.
- NATHAN BEN SAMUEL, XIII^e s., Paris, œuv. Zikharon Tob.
- NATHAN FALAQUERA.
- PROFATIUS (JACOB BEN MAKHIR), 1301, régent à la Faculté de Montpellier.
- PETIT SALOMON, 1250, Montpellier, œuv. Pharmacopée.
- RASCHI, 1035-1105, Troyes, « prince des commentateurs ».
- SCHEM TOB, 1196, Marseille, œuv. « Sefer ha nefesch », manus. à Paris.

SALOMON BEN JOSEPH, 1265, « Traité des hémorrg. », manus.
à Paris.

SARÉ, sage-femme, XIII^e s., Paris.

R. SAMUEL BEN MEIR, 1100-1160, Troyes, petit-fils de Raschi.
DE SILVA, XV^e s., Dordeaux.

SALOMON DE LUNEL, 1286, régent de Lunel, Collecteur de tailles
de Philippe-le-Bel.

SARFATI JACOB (le Français), 1350, Avignon, œuv. manusc.
à Paris.

R. TAM JACOB, 1100-1171, Ramerupt, tué par les Croisés.

R. TIBBON IBN JUDA, 1120-1190, Lunel.

TIBBON BEN SAMUEL, 1160-1230, Lunel.

TODROS DE CAVAILLON, 1440, Avignon.

VITAL, XIII^e s., Carcassonne, fils de Rabbi Isaac.

ZACHARIAS BEN NATHAN, 1171, Montpellier.

ZEDÉKIAS, 880, méd. de Louis le Débonnaire et Charles le
Chauve.

BIBLIOGRAPHIE

- ASTRUC JEAN. — Mémoires pour l'Histoire de la Faculté de Montpellier, Paris, 1767.
- BAGINSKI, A. — Die hygienische Grundzeuge der mosaischen Gesetzgebung.
- BAIL (le Chevalier). — Etat des Juifs en France, en Espagne et en Italie. — Edit. Eymery, Paris, 1823.
- BASNAGE. — Histoire des Juifs.
- BAUMGARTEN, H. — La Civilisation Japhète-Semitique. — Paris, Lipschutz, 1935.
- BAGAS, P.-E. — La Circoncision. Th. méd., Paris, 1936.
- BÉMONT-MONOD. — L'Histoire de l'Europe au moyen-âge, Paris, 1896.
- BÉDARRIDE, J. — Les Juifs en France, en Italie et en Espagne. Edit. Lévy, Paris, 1867.
- BERMAN DAVID. — Esquisse d'une Doctrine Juive. — Paris, Lipschutz.
- BLONDHEIM, S. — Liste des Manuscrits et Commentaires bibliques de Raschi. — Paris, Lipschutz.
- BLOOM ASHER. — L'Ostéologie d'Abul Qasim et d'Avicenne. Lipschutz, Paris, 1935.
- BOUCHUT. — Histoire de la Médecine. — Paris.
- CARCASSONNE DAVID. — Essai historique sur la Médecine des Hébreux, anciens et modernes, 1815.
- CARMOLY, E. — Histoire des Médecins Juifs, anciens et modernes. — Bruxelles, 1815.
- CASTIGLIONI ARTURO. — Histoire de la Médecine, 1931, trad. de l'Italien.
- CORLIEU. — La Médecine aux Croisades.
- CUMSTON. — Histoire de la Médecine depuis les Pharaons au XV^e siècle.
- DARMESTETER, J. — Les Prophètes d'Israël, — Paris, 1892.

- DARMESTER, A. — Les gloses françaises de Raschi. — Paris, 1929.
- DE VAUBLANC. — La France au temps des Croisades, 4 volumes.
- DAREMBERG. — Histoire de la Médecine. — Paris.
- DUBNOW. — Geschichte des Juedischen Volkes.
- EHRENTIEL. — Der Geist des Talmuds, 1887.
- EWALD. — Geschichte des Volkes Israëls. — Gottingen, 1843.
- FLAMANT, F. — Contribution à la pathologie des Israélites. — Paris, Lipschutz.
- FLEG EDMOND. — Anthologie Juive. — Paris, Gallimard, 2 vol.
- FOSSEL. — Geschichte der Medizin.
- GAUTIER, A. — Recherches sur l'exercice de la médecine chez les peuples de l'antiquité.
- GRAETZ, P.-H. — Volkstemliche Geschichte der Juden, 3 vol.
- GUARDIA. — Histoire de la Médecine. — Paris, 1884.
- HARIZ JOSEPH. — La part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française, Th. méd., — Paris, 1922.
- HOROWITZ. — Juedische Aerzte.
- HYRTL. — Das arabische und das hebroeische in der anatomie. Wien, 1879.
- JACOBSON, M. — Psychologie des Talmuds. — Halle, 1878.
- JOURDAEN, Ch. — De l'enseignement de l'hébreu dans l'Université de Paris au XV^e siècle. — Paris, 1863.
- KADMI COHEN. — L'Etat d'Israël. — Edit. Kra, Paris.
- KOHUT. — Beruhmte judische Männer und Frauen.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Histoire générale de la Médecine, t. I.
- LECLERC. — Biographies médicales chronologiques.
- LEVEN, M. — Hygiène des Israélites. — Versailles, 1884.
- LÉVY (Rabbin LOUIS GERMAIN). — Maïmonide. — Paris, 1932.
- LIÉTARD. — La Médecine des Orientaux jusqu'au XIII^e siècle.
- LILIENTHAL. — Die juedischen Aerzte.
- LÉVY-VALENSI. — La médecine et les médecins français au XVIII^e siècle. — Edit. Billière, Paris, 1933.
- MAIMONIDE. — Traité des Poisons. — Traduit par le D^r I.-M. Rabbinowicz. — Paris, Lipschutz, 1936.

- MALVEZIN, Th. — Histoire des Juifs à Bordeaux. — Edit. Lefèvre, Bordeaux, 1875.
- MAYERSOHN LAZAR. — La Circoncision. Th. méd., — Paris.
- MAYERSOHN LAZAR. — Evreu in medicina. — Bucarest, 1915.
- MATTER. — L'Ecole d'Alexandrie. — Paris, 1820.
- METZGER, M. — Judaïsme et Hellénisme. — Paris.
- MÉZAN, Dr PAUL. — De Gabirol à Abravanel. Juifs espagnols, promoteurs de la Renaissance. — Paris, Lipschutz, 1937.
- MILBAUER, J. — Pilpoulim. — Mots croisés tirés de la Bible, du Talmud, etc. — Paris, Lipschutz.
- MOELLE. — L'Ecole de Salerne.
- MOSSÉ. — Histoire des Juifs d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Paris, Lipschutz, 1934.
- MUNK, S. — Mélanges de philosophie juive et arabe.
- NICAISE, E. — Les écoles de médecine au moyen-âge. *Revue Scientifique* 207.
- OPTZ. — Medizin im Koran.
- PAGEL JULIUS. — Geschichte der Medizin im Maittelalter.
- PASMANIK, P. D. — Qu'est-ce que le Judaïsme ? — Paris, Lipschutz, 1930.
- PREUSS, J. — Biblisch. — Talmudische Medizin, Berlin, 1913.
- RABBINOVICZ. — La médecine du Talmud. — Paris, 1880.
- RAVON. — Histoire de la Médecine au moyen-âge.
- RENAN ERNEST. — Les Ecrivains juifs Français du XIV^e siècle. — Paris, 1893.
- RENOUARD. — Histoire de la médecine, 1846.
- REZNIC JACOB. — Le Duc de Naxos. Contribution à l'histoire juive du XVI^e siècle. — Paris, Lipschutz, 1937.
- ROTSCHILD Th. — Bausteine. — Frankfurt-s.-M.
- SAIGE GUSTAVE. — Juifs du Languedoc, antérieurement au XIV^e siècle.
- SALFELD, S. — Geschichte der Mainger Synagogen.
- SALVADOR, J. — La loi de Moïse ; système religieux et politique des Hébreux. — Edit. Ridan, Paris, 1822.

SIMON, J. — Asaph ha-Jehoudi. — Th. méd. Lipschutz, Paris, 1933.

VILLENEUVE. — La Médecine de l'antiquité.

WUESTENFELD. — Geschichte der arabisches aertze und naturforscher.

WUNDERBAR. — Biblisch Talmudische Medizin, 1850.

MANUSCRITS

AROUQ et MUNSTER. — Dict. Hébreux Latin. Fonds hébr, n° 1255.

MAÏMONIDE. — Consultations ; Fonds hébr. n° 750, écrit en 1407. — Bib. Nat., Paris.

SAMUEL IBN TIBBON. — Commentaires sur la Météorologie, 885-930.

SARFATI JACOB (le Français). — Bib. Nat. Paris.

VIDAL BALSCHON. — Thérapeutique, fonds hébr, n° 410, écrit en 1504.

